

ENTRE SEINE ET PLATEAU DEUX VILLES SE PROFILENT

AMFREVILLE-LA-MIVOIE ET BELBEUF

7

Orianne Boizard



*Entre Seine et plateau,
deux villes se profilent
Amfreville-la-Mivoie et Belbeuf*

Orianne Boizard

La CREA

Chère Madame, Cher Monsieur,

Poursuivant la découverte du patrimoine historique et culturel de notre agglomération, nous vous emmenons maintenant à l'orée de Rouen, dans les communes périurbaines et rurales d'Amfreville-la-Mivoie et de Belbeuf.

Enserées entre la Seine et le plateau, ces deux villes attirent dans la vallée toujours plus d'entreprises et d'habitants, qui viennent profiter d'un environnement particulièrement agréable.

Ce livret, nous l'espérons, vous permettra de mieux connaître des sites originaux aux histoires remarquables et de nombreuses personnalités, aujourd'hui parfois oubliées.

Chaleureusement à vous,

Laurent Fabius

Président de la
CREA

Christophe Bouillon

Vice-Président chargé de
l'Action Culturelle

Nelly Tocqueville

Vice-Présidente chargée
des communes de moins
de 4500 habitants

Chers habitants de nos communes,

Longeant le bord de Seine pour s'enfoncer dans la vallée, Amfreville-la-Mivoie et Belbeuf jouissent d'un environnement naturel exceptionnel et souvent protégé.

Le développement de nos communes est inséparable de l'histoire de l'agglomération : transformation des activités rurales et fluviales, aménagement des axes de communication, essor de l'industrie... Nos territoires ont su s'adapter à ces mutations et offrent un cadre de vie agréable à celles et ceux qui ont désiré s'y installer.

Au fil de ces pages, nous souhaitons vous faire redécouvrir les sites et édifices singuliers, caractéristiques de la richesse patrimoniale de nos communes.

Luc Von Lennep

Maire de Amfreville-la-Mivoie

Jean-Guy Lecouteux

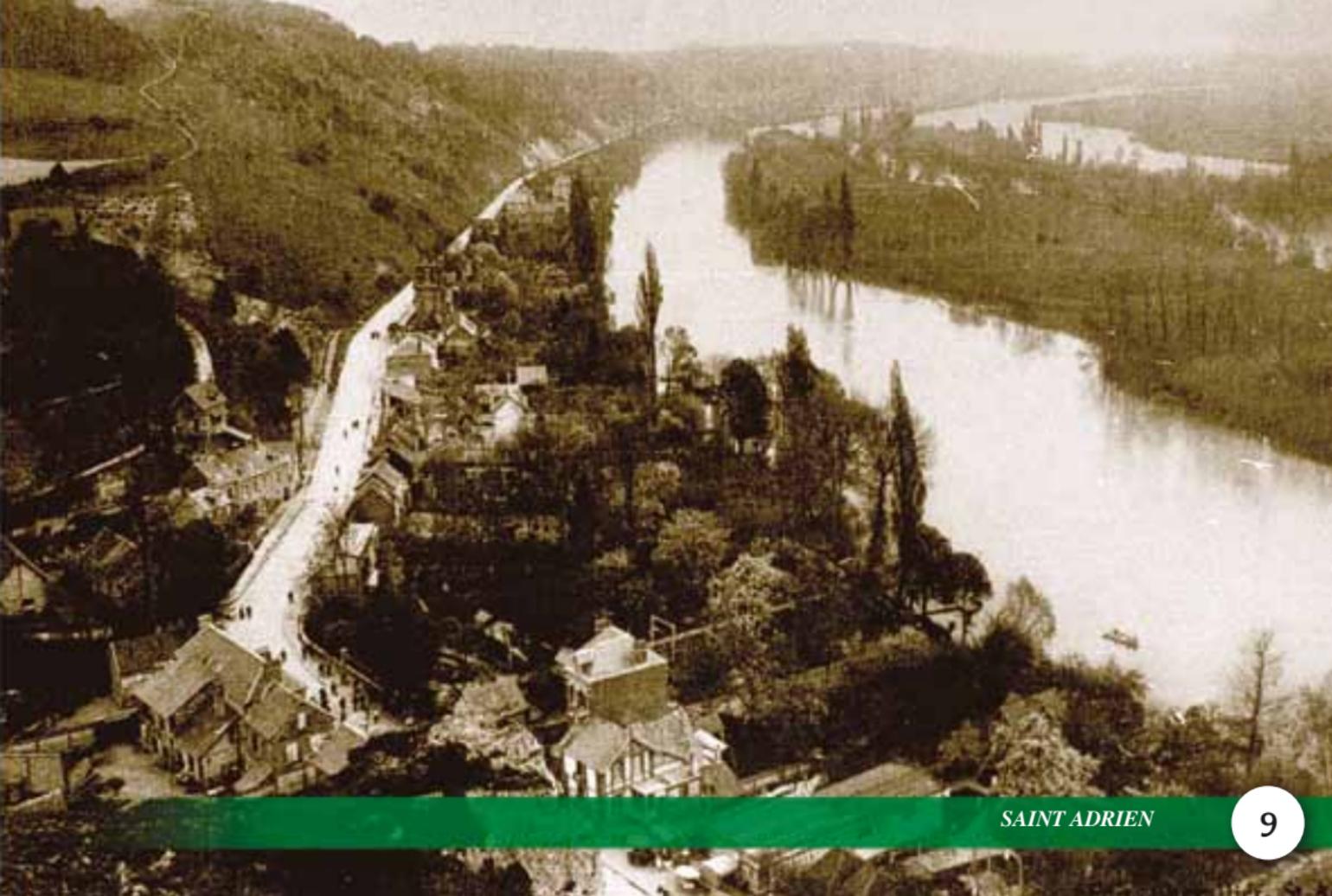
Maire de Belbeuf

Introduction

À dix minutes de la grande ville, logées entre la Seine et le vert plateau seinomarin, s'élèvent les villes d'Amfreville-la-Mivoie et de Belbeuf. Souvent méconnues, ces communes disposent pourtant d'un riche patrimoine culturel et naturel. Habitées dès l'époque gallo-romaine, elles doivent leurs appellations aux Vikings venus progressivement s'installer dans la région (VIII^e-XI^e siècles). « Bellebueth », le beau domaine, aurait ainsi donné le nom de Belbeuf. Amfreville, la « maison d'Ansfred », proviendrait d'« ASFRIDH », terme scandinave latinisé en « ANSFREDI » (nom d'un chef nordique ?) et de « VILLAE », domaine rural ou maison de campagne. Anciennes, elles ne cessent d'évoluer en fonction des usages

qu'on leur attribue. Dès 1450, « La Mivoie » a été ajoutée à Amfreville pour rappeler que ce village, à mi-parcours de Port-Saint-Ouen et de Rouen, permettait de relayer les chevaux hâlant les barges chargées des pierres de Vernon nécessaires à la construction de l'abbaye Saint-Ouen (XIV^e-XV^e siècles). Chaque bâtiment, chaque paysage, jusqu'à la Seine elle-même, porte de cette manière la marque de ces multiples transformations.

Nous vous invitons à entreprendre avec nous ce fascinant voyage au cœur de leur histoire, à retracer le visage de ces anciens bourgs jusqu'à celui que vous pouvez observer aujourd'hui, à comprendre leurs racines, leur environnement et l'avenir que ces communes construisent.



Aux portes de Rouen

Deux communes mi-urbaines, mi-rurales

Situées sur le plateau Est de l'agglomération rouennaise, les communes d'Amfreville-la-Mivoie et de Belbeuf disposent d'une physionomie pittoresque. La première, constituée en plus des hameaux de Lescure¹ et de la Mivoie², a longtemps été marquée par son principal axe de communication : la route de Paris. Se développant linéairement le long de cette voie, Amfreville s'étend par la suite dans le vallon environnant (quartier des Mallefranches, ZAC du Haut Vallon). Belbeuf, en forme d'éperon, représente une entité binaire.

Sur le plateau, composé des hameaux de Normare et du centre bourg belbeuvien, se localise la tête administrative et économique de la commune et le long des coteaux, les villages de Saint-Adrien, de La Poterie et des Gravettes vivent eux au rythme de l'eau.

Territoire de 389 ha, Amfreville est une commune à dominante industrielle : zone industrielle du Jonquay sur la rive gauche ; ancienne zone industrielle comprise entre le pont d'Eauplet et la salle de sport Robert

¹ À la suite d'une pétition des habitants en 1820, le hameau de Lescure fut détaché de la commune du Mesnil-Esnard pour être rattaché à Amfreville par ordonnance royale.

² Jusqu'à la Révolution, l'abbaye royale de St Ouen de Rouen et les seigneurs de Belbeuf étaient les seigneurs de la Mivoie par moitié.



RUE FRANÇOIS MITTERRAND AU CŒUR D'AMFREVILLE

Talbot au nord, usine Prysmian au sud. Le bâti immobilier de son centre historique, datant pour l'ensemble des XIX^e et XX^e siècles, rappelle certaines cités industrielles. Ainsi en est-il des groupes de maisons mitoyennes, généralement basses (un étage) et restaurées depuis peu. Ces maisons, alignées sur la rue, en peigne ou en retrait par le biais d'un jardin, représentent un ensemble assez homogène. La plupart dispose d'une façade principale en brique, pierre ou moellon enduit, qui se conjugue à des façades secondaires plus anciennes, en pans de bois. Au sein de cet ensemble subsistent pourtant quelques résidences singulières : logements collectifs, demeures bourgeoises et habitats préindustriels remodelés. Ce dernier type d'habitation,

disposant d'une ou deux hautes lucarnes, rappelle qu'Amfreville constituait un relais intéressant sur la route de Paris. Par exemple, la forme du logis du n°66 de la rue François Mitterrand (un carré principal dont l'entrée s'ouvre sur une cour intérieure) ou celle du n°98 (hautes lucarnes et porte cochère) témoignent d'un probable mouvement de circulation de charrettes et de la capacité de ces résidences à stocker des marchandises.

Les 656 ha de Belbeuf représentent pour leur part un paysage à tradition rurale (bois, falaise, Seine, surfaces agricoles), dont seulement 100 ha sont urbanisés. Homogène, l'ensemble du bâti se concentre sur le plateau belbeuvien et regroupe des maisons





d'habitation. Parmi ces maisons, se distinguent à la fois, des habitations agricoles et des maisons de notables. Les premières constituent en général des longères (corps de bâtiment rectangulaire, composé d'un ou deux étages, en brique, torchis et pans de bois), anciennement habitées par des petits exploitants ou journaliers. Cette présence de l'activité agricole se retrouve également dans une charreterie du XVIII-XIX^e siècle. Cet édifice, composé d'un rez-de-chaussée ouvert et d'un premier étage fermé, permettait d'abriter des charrettes en bas et des herbages en haut.

Le second type de maisons reproduit des résidences bourgeoises de deux ou trois étages, souvent en brique, cernées de murs en pierre et d'un portail en fer forgé. Si la

plupart de ces habitations datent du XIX^e siècle, la grande majorité des logements belbeuviens sont apparus avec le développement du centre bourg au XX^e. Belbeuf, qui comptait moins de 800 habitants à la fin du XIX^e siècle, a en effet vu sa population plus que doubler en 150 ans, et n'a donc aménagé son centre que récemment (développement de l'habitat et des équipements communaux). L'essor de lotissements tels que le « Closet » ou « le Domaine des beaux champs » mais aussi le réaménagement de la mairie, la création de la salle Jacques-Anquetil (1996), la réhabilitation du foyer rural (1997), et des travaux plus récents sur le restaurant scolaire (2001), la maison des associations (2003) et la bibliothèque (2007), témoignent de son attractivité.

Les domaines seigneuriaux

• Le château des Godart de Belbeuf

L'histoire de Belbeuf, jusqu'à une période récente, est inséparable de l'histoire de son château. Le centre bourg s'organise essentiellement en forme de « peigne » à partir de cette châtellenie. Les Godart de Belbeuf, ont non seulement donné d'importants magistrats au Parlement de Normandie mais aussi amplement participé aux affaires communales. Cette ancienne famille de robe, connue dès le milieu du XIV^e siècle, était d'ailleurs tellement influente qu'elle acquit le titre de « Marquis » en 1719.

Établi sur l'emplacement de l'ancien manoir familial, le château de Belbeuf est

la volonté de J.-P. Proper Godart (1725-1811) à transcrire son haut rang nobiliaire et certains traits de sa personnalité. Dernier procureur général du Parlement de Normandie et dernier « Grand Panetier de Normandie », J.-P. Proper Godart était un homme fortement impliqué dans les affaires de son temps, pieux et œuvrant pour le bien de sa famille. Le château, construit pendant une vingtaine d'années (1764-1780) s'aligne à la fois sur les croix et clochers des communes environnantes mais s'insère également dans un admirable panorama : vallée de la Seine à l'ouest ;



VUE LATÉRALE DU CHÂTEAU DE BELBEUF

prairies, forêts, châteaux, et ville d'Elbeuf à l'Est ; cathédrale de Rouen à la pointe sud ; collines de Celloville et clocher de Saint-Aubin-la-Campagne à la pointe nord. Le plan architectural, réalisé sur les conseils de Soufflot (architecte du Panthéon), reprend le modèle du Petit Trianon à Versailles. Les matériaux de construction mélangent la pierre de Caumont, les briques de belle qualité, les ardoises et les tuiles plates. Le décor intérieur, composé par Boullenois, alors très à la mode dans le monde des châtelains normands, intègre des agréables « salons de compagnie ». Les jardins, qui conservent des hêtres ancestraux plantés dès 1646, représentent aussi

un bel ensemble pensé par Legris, élève de Le Nôtre (parc du château de Versailles).

Le château, qui eut ses heures de gloire du vivant de J.-P. Proper Godart, connu également diverses mésaventures. Durant les événements révolutionnaires, la demeure servit de refuge à l'Évêque d'Avranches, frère dudit Godart de Belbeuf. L'Évêque, fuyant les persécutions religieuses de son diocèse, dut se déguiser en femme et se cacher dans la cheminée du château, pendant que les Gardes Nationaux se restauraient dans la salle. Jacques Godart, dernier Marquis de Belbeuf, vécut un malheureux mariage (1881-1903) avec Mathilde, fille du Duc de Morny.



Mathilde, mieux connue sous le nom de Missy, défraya la chronique de l'époque en s'habillant en homme, fumant le cigare et s'affichant aux bras de Colette. La bourgeoisie de la Belle Époque condamna ces attitudes et déplora le discrédit apporté au nom de la famille de Belbeuf. Sans héritier, le domaine est alors légué au Marquis de Mathan, puis à un avocat parisien. Détérioré par l'occupation allemande de 1939-45, puis par l'installation de familles sinistrées en 1950, le mobilier du château est vendu et les arbres du parc peu à peu décimés.

Seule la rampe d'escalier a pu être sauvée par Robert Flavigny, alors conservateur du Musée des Antiquités. En 1956, l'écroulement de la charpente entraîne un avis de démolition mais le Groupe Ancienne Mutuelle, en s'implantant à Belbeuf, décida de racheter le domaine et de le restaurer.

Le château est alors réaménagé de façon à offrir un cadre de travail agréable, non seulement aux instances dirigeantes du groupe (salle du Conseil d'Administration, pièces de réunions) mais aussi à son personnel (salons de lecture et salles de jeux). Reconstitués par Didier Aaron (ensemblier de la princesse Paola de Belgique et de la Grande Duchesse

du Luxembourg) et par les Rouennais François, Herr et Salomon, les différents salons permettent d'organiser des grandes soirées de réception. Le parc, reboisé, est repensé de manière à incorporer un vaste terrain de sport. Le colombier, seul vestige de l'ancien manoir, situé à l'entrée du domaine, est réparé. Construction de la fin du XVI^e siècle, ce colombier s'élève à partir d'un plan octogonal et se compose de pierres, tuiles anciennes et briques, dont les plus sombres soulignent des losanges. Surmonté d'un petit lanternon, il s'assimile à celui du château d'Ymare ou de l'ancien château du Héron à Darnétal.

• Le manoir de Lescure

À Amfreville, le hameau de Lescure représentait également le cœur d'un ancien fief seigneurial. Aujourd'hui disparu, le château en forme de parallélogramme que ce hameau abritait était bâti en pierres, en briques, et en ardoises pour la toiture. Construction Renaissance du XV^e siècle, modifiée fin XVIII^e, il se composait d'un corps de logis principal à un étage, flanqué de deux tourelles. Ancienne demeure d'une famille chevaleresque (la famille de Lescure), ce manoir est reconnu pour avoir accueilli, de novembre 1591 à avril 1592, une troupe d'Henri IV. Lors du siège de la ville de Rouen et du fort de Sainte-Catherine durant les guerres de religion, le manoir in-

terdisait ainsi aux Ligueurs catholiques toute sortie de Rouen par les bords de Seine. Il aurait également conservé dans ses combles des armures moyenâgeuses : piques, haches, arquebuses, petites coulevrines³ ou pierriers⁴.

En 1701, la famille de Saint Quentin, noble de Basse Normandie, dont plusieurs membres ont siégé au Parlement de Rouen, devient la nouvelle propriétaire du domaine. Devenu « bien national » à la Révolution, le manoir est alors vendu à M. de Fontenay, industriel rouennais qui l'aménage en blanchisserie. Le célèbre chimiste dieppois, M. Descroizilles, mettra au point dans ces lieux un procédé de blanchiment des toiles par le

³ **Coulevrine** : petite pièce d'artillerie à canon long tirant des boulets de pierre ou de métal.

⁴ **Pierrier** : petit canon dont on se servait principalement sur les bateaux pour tirer à l'abordage, et qu'on chargeait avec des cartouches remplies de pierres, de cailloux, de ferrailles, etc.

chlore de Berthollet qui perfectionnera définitivement ce savoir-faire. L'usine, endommagée par un incendie en 1820, est par la suite rachetée par MM. Martin père et fils qui continuent à exploiter la blanchisserie.

En décembre 1834, les locaux deviennent la propriété de F.-F. Keittinger⁵ qui choisit cet emplacement pour y fonder une performante indienne⁶. En 1839, il reçoit même la médaille d'or aux « Expositions des produits de l'industrie française ». L'usine Keittinger connaîtra une intense activité jusqu'en 1929, date à laquelle le site est racheté par l'établissement Gillet Thaon qui fermera ses portes en 1963.

Au sud d'Amfreville, un autre manoir remarquable existait également : le château de la

Mivoie. Bel édifice de 35 m sur 15, composé de deux étages, ce château aurait été édifié au cours des dernières années du XVIII^e siècle et agrandi à la fin du XIX^e. Situé aux portes de Rouen, ce dernier constituait pour l'époque une « maison de campagne » idéale. Ainsi que l'indique un enfant du pays, A. Durand : « les creux de Lescure peuvent rappeler à l'artiste et à l'amateur de paysages, par leur originalité fantastique, certaines parties sauvages et pittoresques des contrées si vantées qui ont souvent inspiré Salvador Rosa, Claude Lorrain et Nicolas Poussin ». Demeure bourgeoise à ses origines, le château se transforme en salon littéraire sous l'impulsion du poète Ulric Guttinguer, devenu propriétaire du domaine de 1811 à 1850. Il y invite à plusieurs reprises les

⁵ **F.-F. Keittinger** est connu dans la région pour avoir proposé un système d'organisation du travail, une politique salariale et la mise en place d'un système de secours (ancienne sécurité sociale ?) pour les classes ouvrières.

⁶ **Indienne** : usine qui fabrique des indiennes (éttoffe de coton peinte ou imprimée, qui se faisait à l'origine en Inde).



poètes V. Hugo ou A. de Musset, qui refusent chaque fois la proposition, et Sainte Beuve qui, lui, y effectue deux séjours en 1830. La demeure est ensuite vendue à E. Rondeaux, grand père maternel d'A. Gide. Gide, même s'il ne fit que de rares séjours au château, se souviendra toujours de ce domaine comme étant le symbole de son enfance. Progressivement détérioré et abandonné, le château est démoli en décembre 1976, laissant alors place à l'actuel centre d'activités culturelles. Conçu par M. Fontès de Aguyar et inauguré en 1988, ce centre abrite de multiples activités au sein d'un bâtiment à l'architecture très contemporaine. C'est en ce lieu qu'évoluent les multiples associations sociales (club des anciens, section des jeunes) et culturelles

(école de musique, de danse, de photographie, etc.). Ce bâtiment fait aussi office de salle des fêtes.

Enfin, le chalet du Val de Lescure, improprement appelé château par les Amfrevillais, remonte à la fin du XVIII^e siècle. Ce n'était à cette époque qu'une simple maison en torchis. En 1860, Félix Depeaux, riche industriel rouennais, importateur de charbon et anthracite, propriétaire d'une importante flotte de bateaux fluviaux, acheta la maison et le terrain attenant. La maison, agrandie, devint ce chalet. Le vaste terrain fut par la suite aménagé en parc et planté d'essences originales. Vers 1910, un distillateur de Rouen, M. Lacoste racheta le chalet et le parc qui portent toujours son nom.

Les institutions religieuses

Lieu de culte et espace de sociabilité, l'église représente un référent important de la vie villageoise. Elle institue les comportements moraux que les fidèles doivent respecter et encourage l'instruction des enfants. Lorsque le village change, et avec lui ses paroissiens, l'église se transforme elle

aussi. Certains édifices religieux d'Amfreville et de Belbeuf ont ainsi changé de forme tandis que d'autres ont été détruits, comme l'église de Saint Crespin du Becquet (certifiée en 1284), démolie en 1827, suite au rattachement du hameau du même nom à Belbeuf.

• **L'église paroissiale Notre-Dame de la Nativité**

Dépendance du château des Godart de Belbeuf, l'église Notre-Dame de la Nativité lui a pourtant préexisté, ainsi que le témoignent ses fonts baptismaux du XIII^e siècle. Édifiée au XVI^e, sur les fondations de l'église primitive, elle commence à

prendre sa forme actuelle à partir de cette date. Dédiée à la Nativité de Notre-Dame, l'église est érigée à l'initiative du premier seigneur de Belbeuf. L'écusson de la maison Poissy est ainsi sculpté au milieu d'une solive transversale de la nef. Reprenant un

plan usuel en croix latine, elle se compose de matériaux de construction communs à la Normandie : calcaire, brique, silex, pierre de taille.

Lieu de culte d'une grande paroisse, Notre-Dame de la Nativité a connu une histoire mouvementée. Une partie de ses richesses (argenterie, cuivre) a été dispersée durant la période révolutionnaire et l'état de son édifice négligé. Il faut attendre le Concordat de 1801 et la reprise du culte religieux pour pouvoir mener des opérations de restauration. Ces opérations, généralement réalisées entre 1850 et 1860, grâce à la collaboration de la commune, du Conseil de Fabrique⁷ et du Marquis de Belbeuf, comprenaient : des travaux de

maçonnerie et de charpente, la reconstruction du clocher, la restauration et la décoration du chœur et des chapelles, la refonte de deux des trois cloches, le remplacement des verrières de la nef et le réaménagement de la nef gothique.

Une partie de son mobilier est par ailleurs le résultat d'acquisitions provenant d'églises ou de couvents supprimés à la Révolution. Ainsi, en est-il du retable (XII^e siècle), de l'autel (XVIII^e siècle) ou des tableaux (XVII^e-XVIII^e siècles). Ces derniers, restaurés depuis peu, retracent notamment des événements bibliques importants : « Les Saintes Femmes au tombeau du Christ », « Moïse sauvé des eaux », « La descente

⁷ Le **Conseil de Fabrique** représente une association composée de plusieurs paroissiens qui administrent les fonds de la paroisse dont ils sont membres.

de croix », etc. L'église contient les statues de Saint Antoine et de la Vierge à l'Enfant (XVI^e siècle) ou celle de Saint Sébastien (XVII^e) et les reliques de Saint Clément et Saint Vincent. Ces deux saints, respectivement patron des marinières et des vigneronnes, rappellent deux principales occupations exercées à Belbeuf : la vigne et la batellerie.

Devant l'entrée de l'église repose la pierre tombale de Jean Godart de Belbeuf, plus loin dans un enclos celles de sa famille, et au-delà se trouve le cimetière communal. Abrité par des arbres et par un lourd portail de bois, ce cimetière est d'un côté cerné par le presbytère, habitation normande de 1839.



• La chapelle Saint-Adrien

Au hameau de Saint-Adrien, on découvre un autre édifice religieux fort populaire. « C'est là, au sein même de ces falaises, enfantées par je ne sais quel caprice de la nature, que la chapelle, creusée en grande partie à l'aide du ciseau dans les plus durs rochers, attachée comme un nid d'aigle aux parois de l'un d'eux, vient élever au-dessus d'un simple toit de chaume son élégant campanile. » (Marquis de Belbeuf, 1861).

Ancien culte païen⁸, la chapelle Saint-Adrien a sans cesse été remodelée avant d'acquérir son statut actuel. Elle est tout d'abord un lieu de pèlerinage fort fréquenté au Moyen Âge, les populations y venant prier Saint Roch – patron de la chapelle – et Saint Sébastien. Ces deux saints

étaient particulièrement invoqués pour se prémunir ou guérir de la peste. Devenue un ermitage au XIII^e siècle, la chapelle est alors mieux connue sous le nom d'« antre le Roy » à cause, semble-t-il, de quelques seigneurs qui contournaient l'obligation de payer des taxes royales sur leurs produits de pêche. Thomas de Poissy, seigneur de Belbeuf, transforme en 1557 cet ermitage en un prieuré, édifice plus noble. Ce prieuré acquiert vite le nom de Saint-Adrien, non seulement en référence au saint patron des mariniers mais aussi aux bateliers de la Seine. Ces bateliers, en passant près du hameau de Saint-Adrien, avaient pris l'habitude de recevoir la bénédiction du prêtre en échange de quelques vivres. Transformée



LA CHAPELLE SAINT ADRIEN EN 1900



en magasin – entrepôt de vins – à la Révolution, la chapelle est ensuite abandonnée. Reconstituée début XVIII^e, elle redevient un lieu de culte sous l'Empire et fait de nos jours l'objet régulier de restaurations. À cet égard, l'association organise une exposition annuelle de peintures et de sculptures, l'argent récolté servant à embellir la chapelle Saint-Adrien. C'est l'exemple des colombages restaurés en 1990 ou des quatre vitraux, eux aussi acquis dans les années 90.

Outre son histoire, la composition de la chapelle se révèle elle aussi singulière. Sa structure, grossièrement rectangulaire et d'ascendance progressive, se modèle à partir des configurations du terrain sur lequel elle est bâtie. L'édifice mélange aussi la roche calcaire naturelle et le silex ; l'ardoise et le chaume pour sa toiture et les tuiles de bois pour son clocher. À l'intérieur, les armoiries des Godart de Belbeuf ont

été peintes sur la paroi nord ouest. De nombreuses niches ont également été aménagées pour abriter des statues de nombreux saints. Ainsi sont présentes les statues de Saint-Roch, Saint-Sébastien, Saint-Adrien mais aussi du populaire Saint-Gilles, patron des infirmes, des mendiants et des forgerons ; de Saint-Clément, autre patron des mariniers, ou encore de certains personnages bibliques (la Vierge Marie, Saint-Luc, Saint-Jean, etc.).

La chapelle est renommée à la fois pour l'un de ses célèbres prieurs, l'abbé Gilbert Soury, mais aussi pour ses nombreuses légendes populaires. La « Jouvence de l'Abbé Soury » est connue pour soulager les problèmes d'insuffisance veineuse et

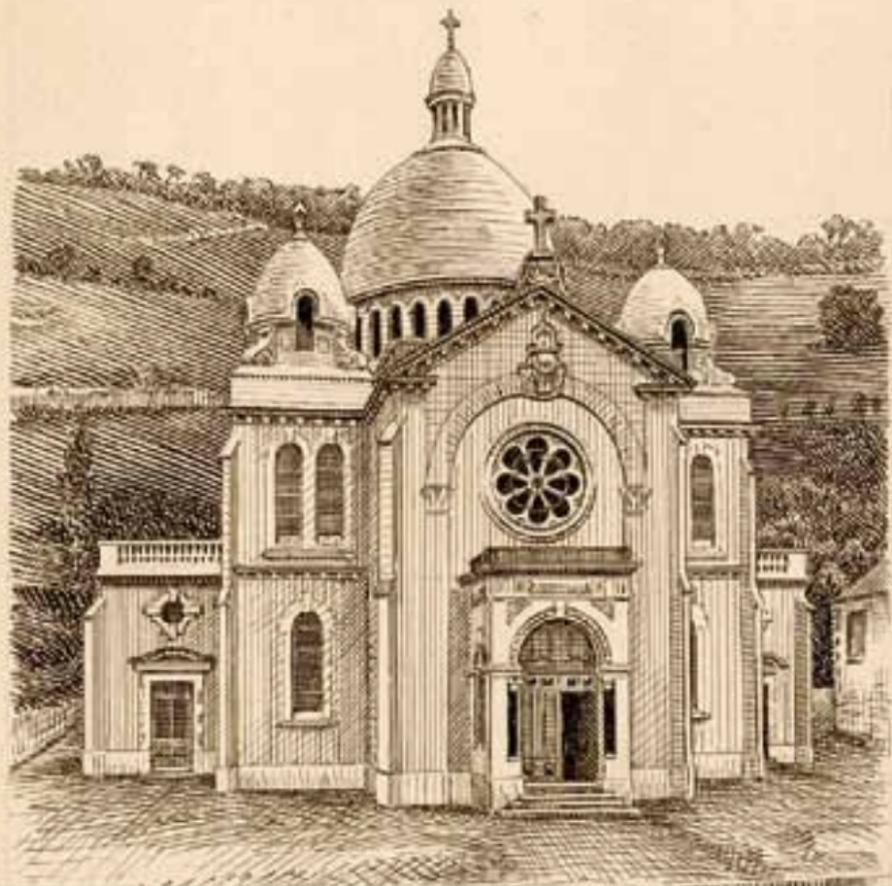
de spasmes. Parmi les légendes, on retrouve celle du maître-autel qui secrèterait un curieux liquide, similaire au goudron ou cette croyance qui matérialise le bras de Saint-Adrien dans une pierre rocheuse oblongue. Enfin, il est dit que les jeunes filles qui souhaiteraient se marier dans l'année, n'auraient qu'à piquer le pied de la statue de Saint-Bonaventure. Les ermites Onumphe et Pancrace, plantant une épingle dans leur chair tout en invoquant ce saint, auraient par ce moyen aidé une jeune fille à trouver un fiancé. Saint-Adrien était tellement populaire qu'en 1822, se créa une des toutes premières sociétés de secours mutuels, baptisée « Société de bienfaisance de Saint-Adrien ».

• L'église paroissiale Saint-Rémi

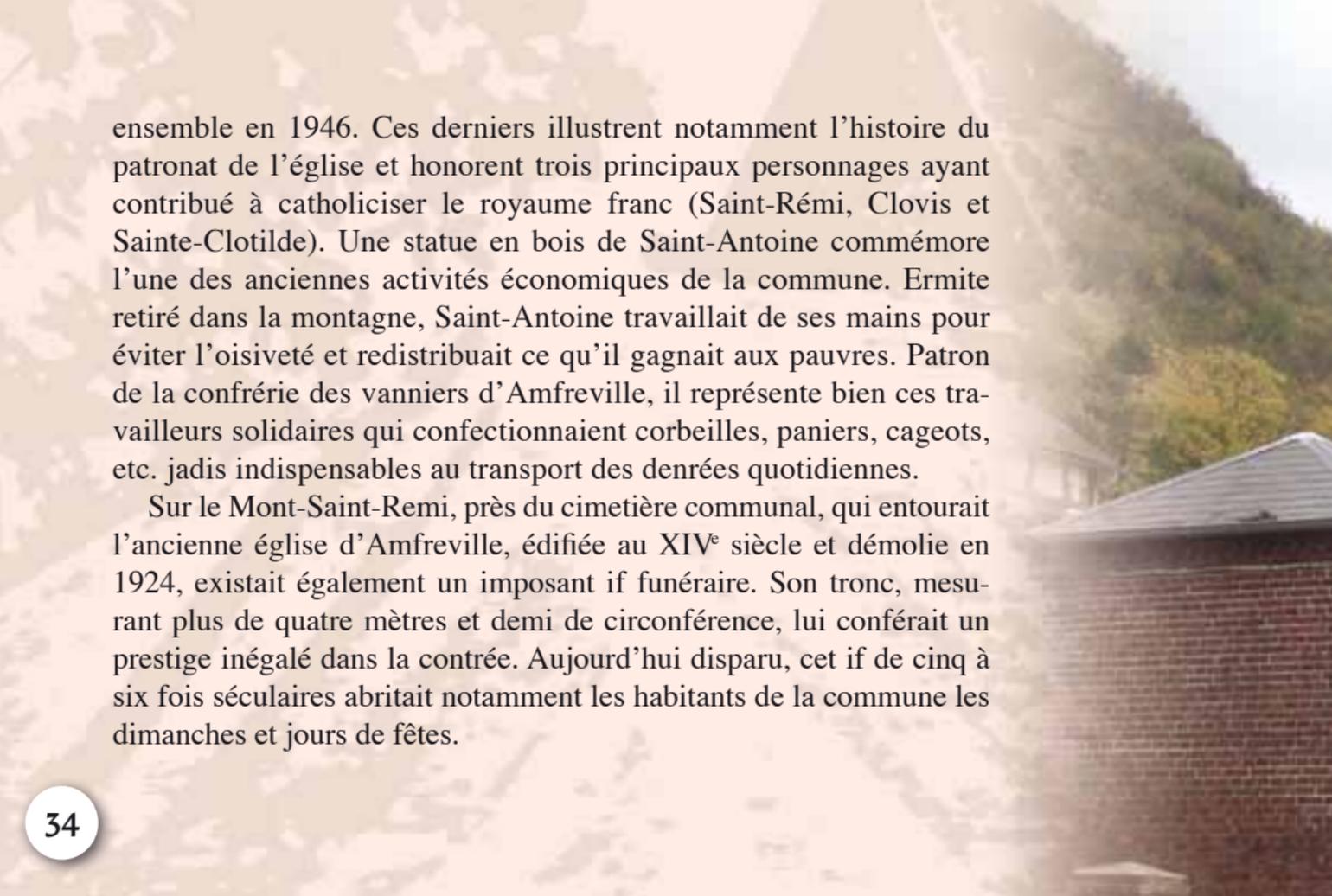
Comparée aux deux précédents édifices, Saint-Rémi est une toute jeune église. Présente dès le XI^e siècle, elle est remaniée à différentes époques avant d'être déplacée et reconstruite au début du XX^e. Saint-Rémi est d'abord originale par les circonstances de sa création. Deux années après la promulgation de la loi introduisant la Séparation de l'Église et de l'État, en 1908, l'église Saint-Rémi est inaugurée. La construction de cet édifice n'a pourtant été possible que grâce à l'action conjointe des autorités ecclésiastiques et de la commune, tous deux financeurs du projet. Mais Saint-Rémi est également originale par son architecture – style byzantin avec reproduction

d'une croix grecque de 23 m de largeur sur 23 m de profondeur – et ses matériaux de construction : béton armé d'une part, pierre et brique d'autre part. L'édifice se démarque enfin des multiples églises moyenâgeuses pour ses coupes ovoïdes qui évoquent la très moderne basilique de Paris. Certains se plaisent même à appeler ce lieu de culte, le « Montmartre en miniature ». Élaborée à partir des plans de l'architecte Lassire, cette église a été construite en un temps record (moins d'un an).

À l'intérieur, siègent les vitraux dédiés à Notre Dame des mariniers, à Notre Dame de Lourdes ou au sacré cœur. D'autres vitraux sont venus compléter cet

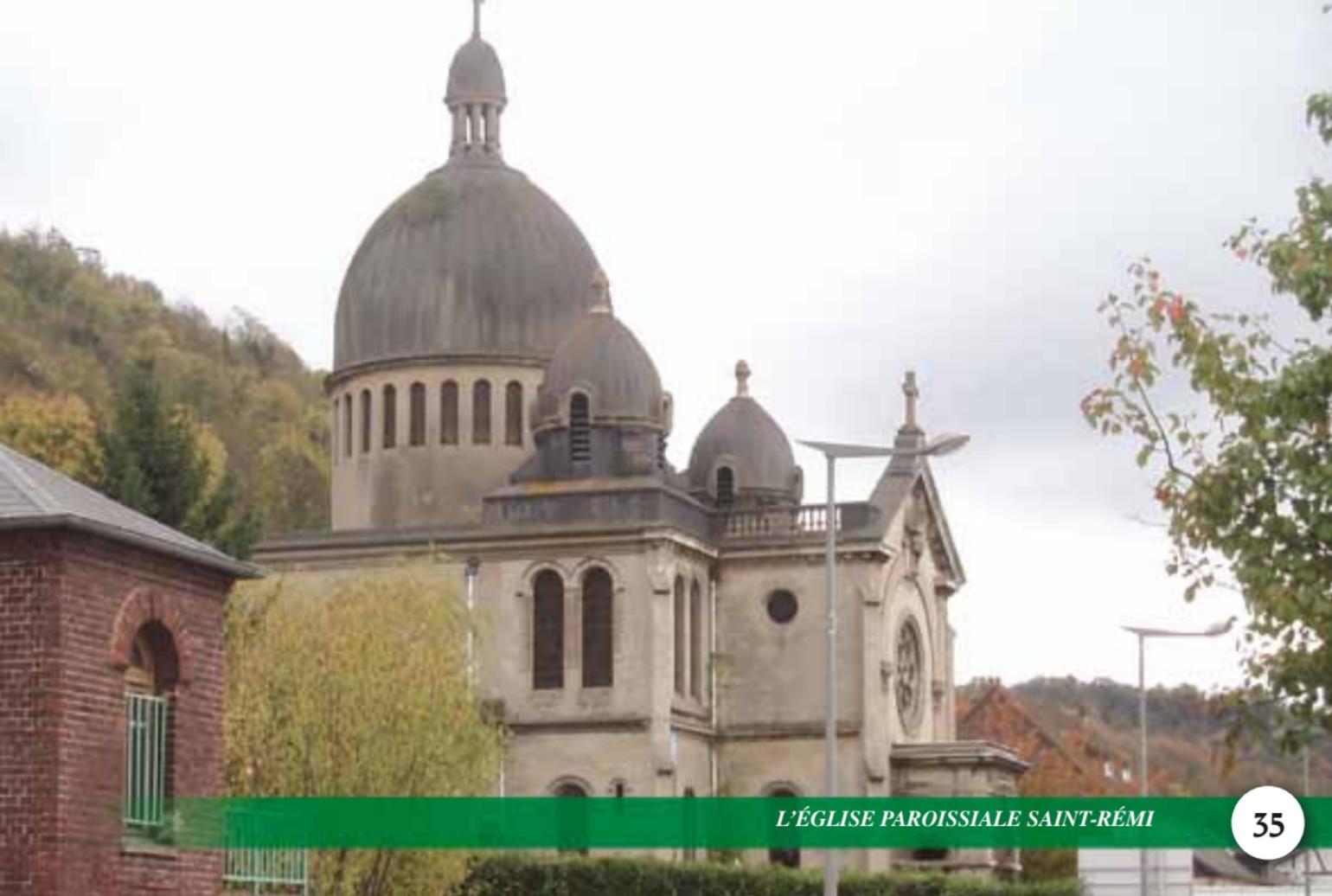


PORTAIT DE L'ÉGLISE SAINT-RÉMI



ensemble en 1946. Ces derniers illustrent notamment l'histoire du patronat de l'église et honorent trois principaux personnages ayant contribué à catholiciser le royaume franc (Saint-Rémi, Clovis et Sainte-Clotilde). Une statue en bois de Saint-Antoine commémore l'une des anciennes activités économiques de la commune. Ermite retiré dans la montagne, Saint-Antoine travaillait de ses mains pour éviter l'oisiveté et redistribuait ce qu'il gagnait aux pauvres. Patron de la confrérie des vanniers d'Amfreville, il représente bien ces travailleurs solidaires qui confectionnaient corbeilles, paniers, cageots, etc. jadis indispensables au transport des denrées quotidiennes.

Sur le Mont-Saint-Remi, près du cimetière communal, qui entourait l'ancienne église d'Amfreville, édifiée au XIV^e siècle et démolie en 1924, existait également un imposant if funéraire. Son tronc, mesurant plus de quatre mètres et demi de circonférence, lui conférait un prestige inégalé dans la contrée. Aujourd'hui disparu, cet if de cinq à six fois séculaires abritait notamment les habitants de la commune les dimanches et jours de fêtes.



L'ÉGLISE PAROISSIALE SAINT-RÉMI

Les édifices républicains

Les bouleversements engendrés par la Révolution et l'avènement de la République Française ont fait émerger un nouvel édifice monumental singulier : la mairie. Siège de l'autorité administrative, la mairie concurrence puis remplace à la fois le pouvoir seigneurial et le pouvoir religieux. S'occupant des affaires de police, de commerce, d'équipements collectifs et d'éducation, elle est amenée à mieux encadrer la vie de ses citoyens. La loi Guizot (1833) oblige chaque commune fran-

çaise à se doter d'une école pour garçons ; école qui sera souvent intégrée au bâtiment accueillant ladite mairie. L'instituteur, grâce à ses savoirs, ses capacités d'interprétation juridique et ses qualités rédactionnelles, est souvent requis pour remplir les fonctions de maître et de secrétaire de mairie. La loi municipale de 1884, qui consacre l'autonomie du pouvoir municipal, consolide ce type de bâtiment et entraîne les petites communes à se doter d'une véritable mairie-école.



• Une mairie-école solennelle à Amfreville



La commune d'Amfreville-la-Mivoie élabore dès 1880 les plans de sa nouvelle mairie-école, en remplacement de l'ancienne école de garçons, ouverte en 1835. Mais il faudra attendre 1883 – les difficultés techniques retardant sa construction – pour que cette mairie soit réellement aménagée. Ensemble architectural classique, l'édifice élaboré se distingue par

ses matériaux de construction : briques grésées cuites au bois et moellon pour le pavement extérieur ; sable de mer ou de carrière de grain moyen, sans mélange de terre ou autres corps étrangers, pour les joints ; charpente en bois de chêne et de sapin ; couverture en ardoises d'Angers. Un corps principal sur deux niveaux (ancienne demeure du directeur d'école) et deux corps latéraux composent cette mairie communale. Alors que la partie gauche est réservée aux locaux de la mairie, la partie droite abrite deux salles de classe de garçons. Au centre, un fronton triangulaire enserme une horloge

mécanique et la date de construction de l'édifice (1884).

La mairie, fidèle à son usage, a pourtant été agrandie et mieux aménagée au cours du temps. L'ancienne école des garçons, désaffectée en 1995, est devenue aujourd'hui le musée du Patrimoine des Écoles. Ce musée représente la mémoire vivante de l'histoire scolaire d'Amfreville, grâce aux personnes qui l'animent et à ses collections : affiches et disques éducatifs, livres, spécimens floraux et faunistiques recueillis lors d'excursions, tables et bancs en bois d'époque, encriers, cloches des écoles, etc.

• Une mairie-école composite à Belbeuf

L'école des garçons de Belbeuf est installée en 1835 dans « Le Pavillon », au hameau de la Poterie. Elle est ensuite transférée sur le plateau, dans une maison mise à la disposition de la commune par le Marquis de Belbeuf. Cette école, insuffisante et délabrée – la classe mesurait moins de 29 m² pour 45 élèves – fait l'objet, pendant près de trente ans, de nombreuses demandes de reconstruction avant de voir ses plans approuvés en 1887. Du même style architectural que la mairie-école d'Amfreville, la mairie de Belbeuf dispose également d'un corps principal et de deux corps latéraux. Elaborée à partir des plans de M. Gosselin, elle représente un édifice d'une symbolique républicaine atténuée : briques rouges et

ardoises ; simple mention du nom (Mairie-Ecole des garçons) et de la date de l'édifice (1888). Réaménagée en 1991 par le cabinet d'architectes Plessy, ce dernier réussit harmonieusement à allier les éléments anciens et modernes du bâtiment. Agrandie grâce à la réhabilitation de l'ancienne salle de classe et à l'abaissement du plafond, la mairie s'est dotée d'une salle de lecture à l'étage. Sobre dans son ensemble, elle s'aligne sur une gamme de couleurs pastel douces (rose, beige, gris, mauve) et opte pour une bibliothèque de style scandinave en rayonnages et boiseries laquées en trois tons de blanc. Déménagée depuis 2007, elle offre maintenant un futur espace d'agrandissement aux bureaux administratifs.



• Les écoles pour filles

Cette préoccupation pour l'instruction des enfants a été plus tardive pour les filles que pour les garçons. L'instruction des filles a d'ailleurs longtemps été la prérogative de l'enseignement privé et se déroulait dans des locaux différents de ceux des garçons.

Six ans avant la promulgation de la loi Falloux (1850), une première classe de filles est créée à Amfreville. Cette classe se détériora tellement qu'un mécène privé (la famille d'industriels Maze) proposa d'en construire une nouvelle en 1869. Érigée route de Paris, côté colline, cette école se composait d'une salle de classe divisée en deux parties, d'un préau, d'un logement et jardin pour l'institutrice. Elle devient laïque en

1902, en application de la loi Ferry. En 1912, elle accueille la classe enfantine d'abord ouverte dans l'ancien presbytère puis en 1927 auprès de la Poste actuelle. À partir de 1970, les classes des deux écoles de garçons et de filles sont progressivement regroupés au sein du nouveau groupe scolaire Gérard Philipe.

À Belbeuf, l'école des filles était dirigée par une religieuse congrégationiste. Tombée malade et la salle de classe étant devenue insalubre, l'enseignement ne peut plus avoir lieu. En décembre 1898, la commune de Belbeuf est alors sommée par le Préfet de construire une nouvelle école, en respect de la loi du 30 octobre 1886⁹. Il faut pourtant attendre 1901 pour

⁹ **Loi du 30 octobre 1886** : toute commune doit être au moins pourvue d'une école primaire publique et si elle compte 500 habitants ou plus, elle doit avoir au moins une école spéciale pour les filles.

que le Conseil Municipal se décide enfin à construire cette nouvelle école. Erigée sur un terrain acquis par le Marquis de Belbeuf, rue du Pont de l'Arche, celle-ci se composait d'une maison pour l'institu-

trice, d'un préau et d'une salle de classe. Le nouveau groupe scolaire « Maurice Genevoix » étant créé en 1980, toutes les anciennes écoles de Belbeuf ont fermé leurs portes.

• Les monuments aux morts

Si les écoles communales fleurissent sous la Troisième République, les monuments aux morts prennent le relais au début du XX^e siècle. La loi du 25 octobre 1919 engage chaque maire à ériger une stèle à la mémoire des soldats de la commune, morts sur les champs de bataille pendant la « Grande Guerre ». Ces monuments sont surtout l'initiative des « Poilus », soucieux

de rappeler aux générations futures leur sacrifice. Ces derniers se battaient en effet dans l'idée qu'il n'y aurait pas d'autre guerre (la « Der des ders »). Hommages publics, ces édifices représentent également des symboles de paix.

L'édification du monument aux morts d'Amfreville, dans le cimetière communal, est décidée en 1872. Il est probable que ce



LE MONUMENT AUX MORTS D'AMFREVILLE



fut le premier monument commémoratif de la guerre de 1870-1871 construit dans la région rouennaise. L'œuvre représente un obélisque, forme privilégiée en France. Sur celui-ci, sont gravés les noms des soldats morts en 1914-18 (faces latérales), ceux morts en 1870-1871, en Cochinchine et au Maroc (face postérieure). Sur le devant, au pied du monument, une palme en bronze puis une croix de guerre, symboles funéraires et décoration militaire de la grande guerre, ont été réalisés.

La commune de Belbeuf a pour sa part approuvé le projet d'érection du monument aux morts dès le 29 décembre 1919. D'abord situé au carrefour de la RD7, l'ouvrage a

ensuite été transféré vers l'ancienne « Mare aux Chevaux », l'actuelle place des Alliés, en 1991. Conçu par le statuaire L. Leyritz, ce monument met en scène une œuvre sculpturale principale en marbre blanc : une femme ailée enlaçant dans ses bras un soldat, allégorie d'une France victorieuse qui rend hommage à ses morts. Cette sculpture est par ailleurs encadrée de cinq stèles commémoratives, sur lesquelles sont gravés les noms des soldats morts pendant la guerre de 1914-18 à gauche, et ceux de 1939-45 à droite et au centre. Une feuille de laurier, symbole d'immortalité et de paix, ainsi qu'une cocarde républicaine complètent l'ornementation de ces stèles.

Autres composantes de l'identité communale

La verdure...

La richesse patrimoniale d'une commune ne se limite pas seulement à son bâti, elle se compose également de la qualité de son environnement. Ce dernier, qui a toujours évolué sous la pression croissante de l'activité humaine, fait dorénavant l'objet

d'un certain nombre de mesures protectrices. Ainsi, Amfreville et Belbeuf offrent un espace naturel foisonnant, protégé par des directives publiques nationales et européennes, et des panoramas agréables sur la vallée de la Seine.

• Les sites naturels protégés...

Amfreville met en valeur ses parcs communaux, comme le parc Lacoste, constitué d'arbres aux essences variées : cèdres du

Liban, cèdres de l'Himalaya ou érables sycomores, entre autres. Mais c'est surtout la détermination de plusieurs ZNIEFF¹⁰ et sites



LE PARC LACOSTE D'AMFREVILLE

Natura 2000¹¹, partagés avec la commune de Belbeuf, qui témoignent de la richesse florale et faunistique de son environnement.

Ainsi, diverses espèces végétales coexistent sur ces territoires : orchidées (épipactis atrorubens, ophrys frelon, ophrys araignée), héliantheme des chiens, alisier à larges feuilles... De multiples espèces animales y évoluent également : plusieurs lépidoptères, la mante religieuse (assez rare dans la région) ou encore des oiseaux remarquables comme la bondrée apivore ou la fauvette babillarde. Ces sites intègrent enfin différents habitats originaux : pelouses calcicoles à orchidées, pelouses karstiques, formations à génévriers,

éboulis calcaires, forêt de ravin... Des milieux aquatiques et vasières, des groupements de hautes herbes du bord des eaux et des forêts alluviales complètent cet ensemble.

La commune d'Amfreville recouvre ainsi la ZNIEFF « côte d'Amfreville-la-Mivoie » et le site Natura 2000 « boucles de la Seine amont, côteaux de Saint Adrien », avec entre autres les communes de Belbeuf et de Franqueville-Saint-Pierre. La commune de Belbeuf dispose par ailleurs de trois autres ZNIEFF : « coteau de Saint-Adrien », « fond de Brunval » et « îles Merdray et bras Fallay » et d'un deuxième site Natura 2000 les « îles et berges de la Seine en Seine-Maritime ».

et la Seine

Outre ces ressources écologiques, les communes d'Amfreville et de Belbeuf sont en relation directe avec la Seine, fleuve qui a modelé les paysages alentours, agencé

une partie des réseaux de communication de la vallée, inspiré de nombreux artistes peintres et conditionné certaines activités économiques.



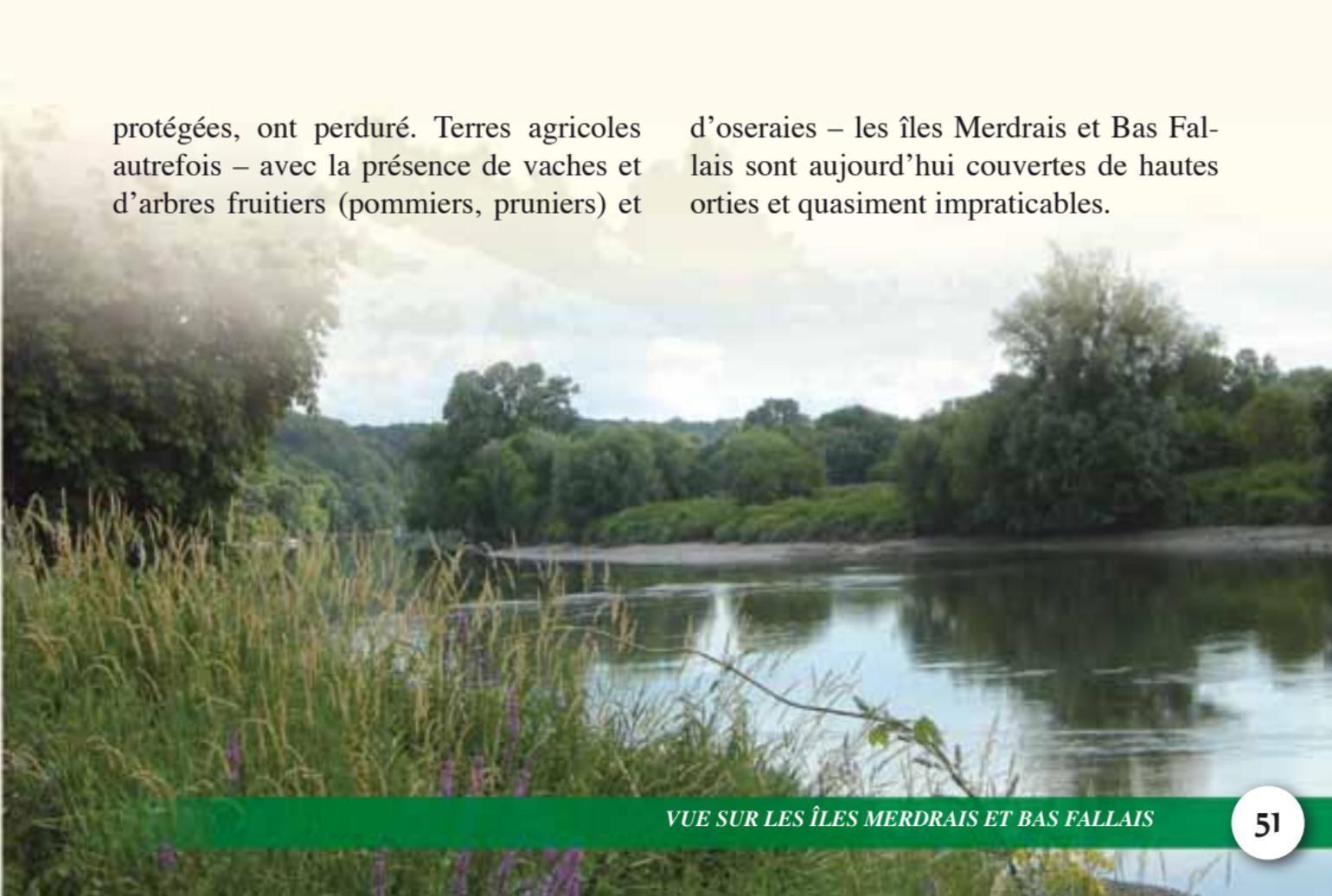
• Un fleuve progressivement endigué

Jusqu'à son récent aménagement, la Seine se présentait comme un fleuve difficilement navigable : ses fonds étaient constamment modifiés par les courants, souvent obstrués par des épaves, du bois flottant... Les conditions climatiques de la région n'arrangeaient en rien les choses : la brume, les crues, les basses eaux ou les glaces augmentaient les risques d'échouage. De 1846 à 1961, l'estuaire de la Seine va alors subir de nombreuses opérations d'endiguement et de dragages, qui vont non seulement rendre la navigation plus accessible mais développer aussi l'élevage ou l'industrie, grâce aux hectares gagnés sur l'eau.

La plupart des îles qui composaient le territoire communal d'Amfreville-la-Mivoie ou de Belbeuf ont ainsi disparu. En novembre 1958, l'île Bas-de-la-Pierre a été arasée. Mieux connue sous le nom d'« île des Amoureux », elle constituait un lieu de rendez-vous renommé pour les jeunes couples qui venaient, à la belle saison, y passer du temps ensemble. L'île du Jonquay (autrefois appelée l'île aux cerises), celles de Gad et Longboel, attribuées par décret royal de 1832 à la commune d'Amfreville, ont quant à elles été rattachées à la berge de Sotteville en 1966 pour être transformées en zone industrielle. Seules les îles Merdrais et Bas Fallais, aujourd'hui

protégées, ont perduré. Terres agricoles autrefois – avec la présence de vaches et d’arbres fruitiers (pommiers, pruniers) et

d’oseraies – les îles Merdrais et Bas Fallais sont aujourd’hui couvertes de hautes orties et quasiment impraticables.



• D'une rive à l'autre, ces passages qui nous transportent

La Seine était rythmée par ses nombreux passages, disposés le long de son cours. Les passages représentaient un mode de transport mais aussi une manière de vivre singulière : plaisir anticipé de ce que l'on allait faire sur l'autre rive (découvrir les îles ou aller au marché), mouvement de flux en accord avec les horaires de travail à l'usine, ouverture d'un café traditionnellement dit du bac ou du passage. S'ils ne correspondent pas toujours au moyen le plus commode pour traverser le fleuve, ils ont souvent été préférés à un détour par voie de terre. Plus coûteux, plus longs aussi (surtout en cas d'attente de l'embarcation située sur l'autre rive) et parfois dangereux (risques liés à la Seine

comme les crues ou les brouillards, à l'ébriété possible des employés des passages qui s'attardaient, entre deux traversées, dans un café sur la rive), les passages officiels s'amenuisèrent au fur et à mesure du développement des transports en commun et de l'automobile jusqu'à la fermeture complète de certains.

Propriétés du Département, les passages d'Amfreville et de Saint-Adrien étaient assurés pour une période déterminée par un fermier recommandé par les maires. Composés de deux ou trois batelets, motorisés dans les années 30, ils fonctionnaient seulement entre le lever et le coucher du soleil (sauf exception). Ils étaient essentiellement utilisés par les ouvriers habitant une

rive (Amfreville, Belbeuf, Saint-Aubin-Celloville, Gouy) et travaillant sur l'autre (Sotteville-lès-Rouen, Saint-Étienne-du-

Rouvray). Délaissés et dispendieux, les passages d'Amfreville et de Saint-Adrien ont été supprimés dans les années 1990.

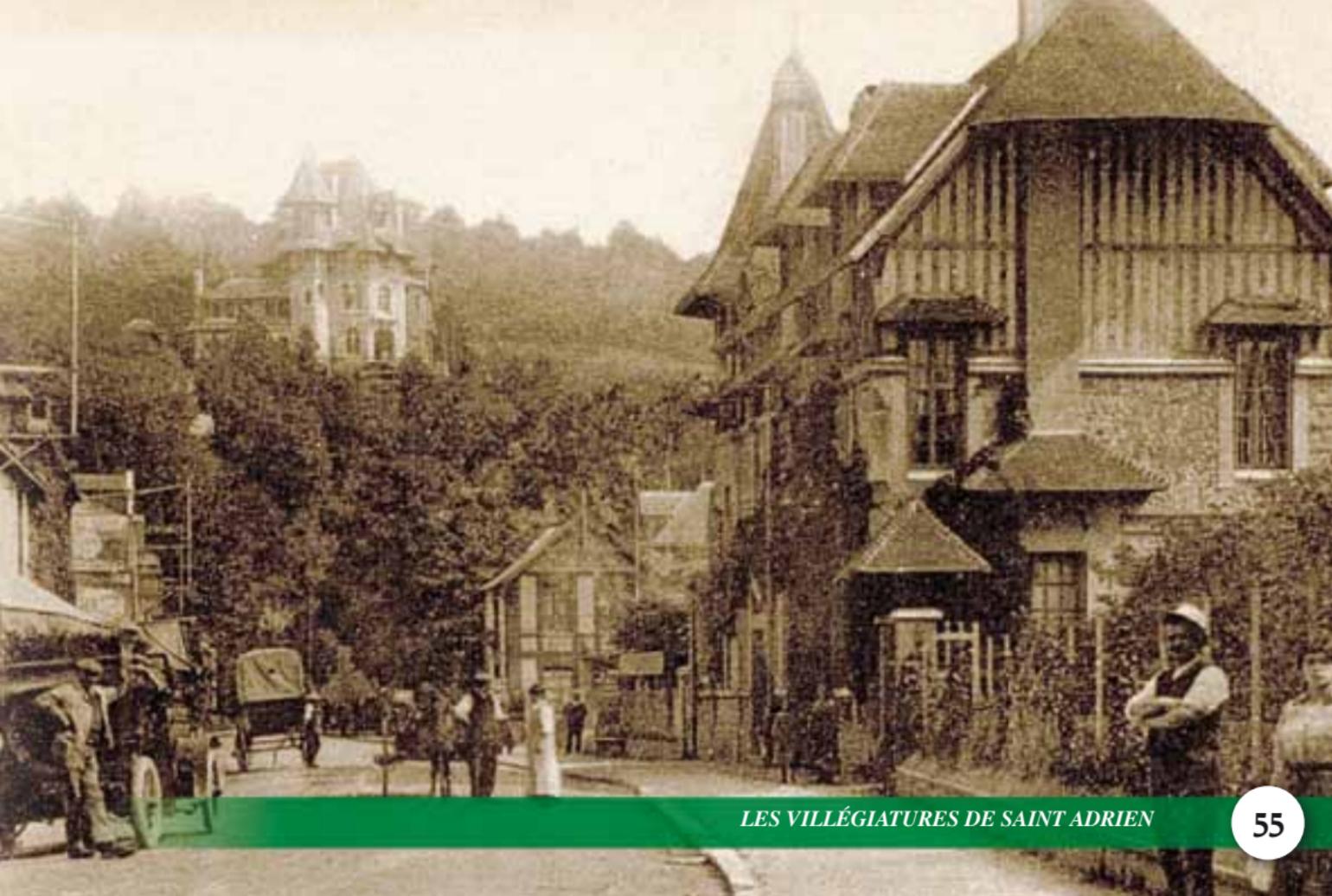


• Les berges de la Seine : lieux de vie et de loisirs

La Seine est ainsi un espace que l'on vit au quotidien, non seulement pour se déplacer mais aussi pour se faire plaisir. Presque tous les habitants du hameau de Saint-Adrien possèdent une embarcation : « c'est en barque que l'on se rend chez le voisin, pour discuter et prendre l'apéro ; canoter sur le bras de Seine, avec pour compagnons des cygnes, des hérons cendrés ou des cormorans et aller caresser les berges des îles Merdrais et Bas Fallais » (S. Ortolé, Paris Normandie, 2000). Certains riverains pratiquent le ski nautique, l'aviron ou le canoë-kayak, à la base nautique moderne de Belbeuf, d'autres jettent la ligne pour pêcher des anguilles, des carpes, des

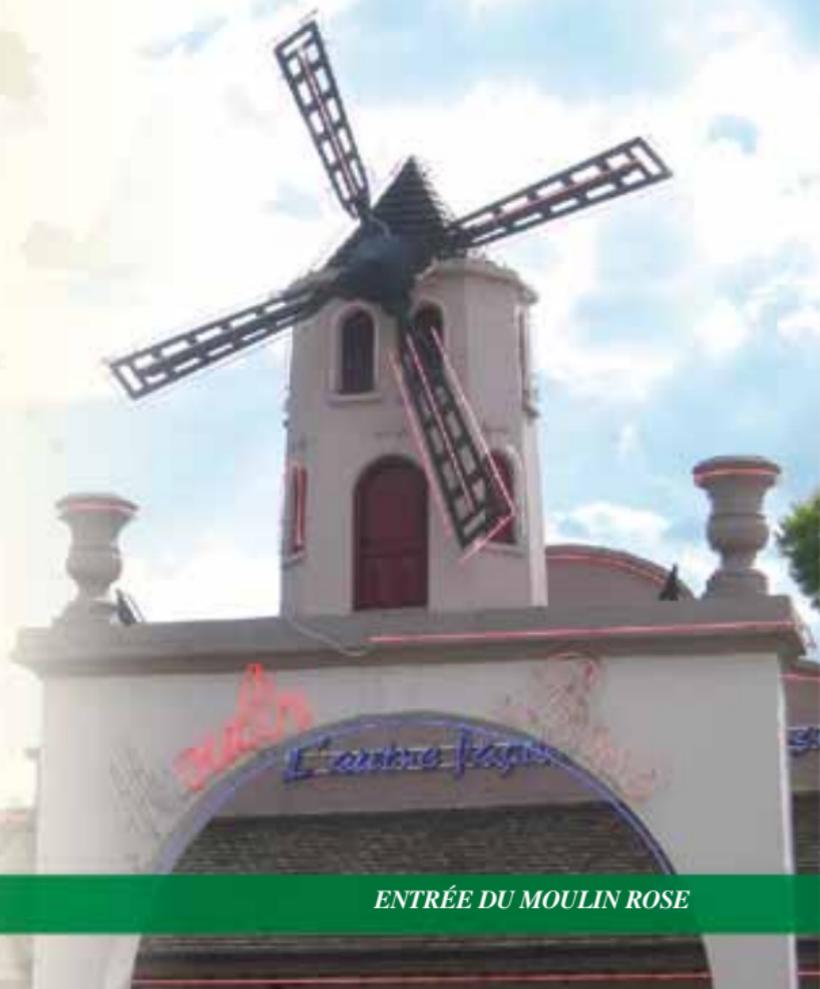
gardons ou même des brochets, d'autres encore, il y a quelques années, venaient profiter de la plage avec pédalos ou se distraire dans les guinguettes et restaurants installés au village. Chaque week-end, on pouvait ainsi entendre « on va danser à St A », dans des lieux aussi célèbres que le Moulin Rose (créé en 1927). Le Moulin Rose, qui accueillit Louis Armstrong ou Benny Bennet dans le temps, reste encore aujourd'hui un lieu d'amusement. Sans oublier ceux qui souhaitent profiter des romantiques paysages offerts par la vallée et qui sont venus s'installer dans ce cadre de vie bucolique. Il en est ainsi des manoirs ou des belles demeures, édifiés pour la





plupart à la fin du XIX^e siècle. Ces bâtisses rappellent les villégiatures balnéaires normandes tout en célébrant les décors gothiques, renaissants ou classiques.

Les paysages de la vallée de la Seine ont constitué le sujet principal de récits divertissants, à l'image de « la chaise de Gargantua », ou de nombreuses œuvres picturales et littéraires. La plupart reproduisent une image romantique ou positive de la Seine : champêtre, joyeuse, ludique, bohème, avant de traiter, plus en profondeur, le quotidien de ses laborieux habitants.



Des industries aux activités tertiaires

Une vie villageoise en constante mutation

Les Amfrevillais et Belbeuviens ne faisaient pas qu'habiter leur ville, ils y travaillaient également – ou étaient employés dans une commune voisine. Si quelques habitants étaient des mariniers (navigants et passeurs), des tenants de commerce (bouchers, boulangers, cafetiers, cabaretiers), des cultivateurs, des artisans (vanniers, potiers¹², couturières, chaussonniers, menuisiers, plâtriers, charretiers), la plupart était surtout des employés (domestiques,

concierges, chauffeurs) ou des ouvriers (cantonniers, employés des chemins de fer, etc.). Sans oublier ces quelques bateliers, caravaniers de la Seine, qui transportaient sur leur péniche diverses marchandises. Nombreuse du temps où les fleuves constituaient le principal axe de transport intérieur, la batellerie artisanale est aujourd'hui un savoir-faire et une manière de vivre qui disparaît pour laisser la place à la batellerie industrielle, plus moderne et performante.

¹² La poterie était une activité assez développée en Normandie et quelques centres potiers ont été recensés dans les communes environnant Belbeuf (Saint-Aubin-Celloville, Quévreville-la-Poterie et Gouy). On y produisait notamment des récipients et accessoires d'usage quotidien, utilisés pour la cuisine, la table ou la conservation des aliments.

• Du textile à l'usine Prysmian...

L'industrialisation de ces communes a encouragé l'essor de fabriques textiles (ouvriers toiliers, tisserands, manœuvres d'indienne) et fabriques de produits chimiques, représentatives de l'histoire industrielle de notre région. Cette industrie se développe au XVIII^e siècle, dans les vallées qui bénéficient à la fois de la force hydraulique, des facilités d'importation du coton anglais et des capacités d'écoulement de la marchandise (marchés rouennais ou parisien). La révolution industrielle du XIX^e siècle encourage également l'essor d'industries métallurgiques et mécaniques, dont le principal débouché est d'abord le textile (fabrication des métiers, des chaudières et des machines à vapeur).

À Lescure, les habitants d'Amfreville sont très occupés par l'indienne de François-Florimond Keittinger. Considérée comme l'une des plus grandes usines d'impression sur étoffes de la région, l'entreprise maintient son activité jusqu'en 1929. À contrario, la majorité des ouvriers belbeuviens était employée dans les fabriques de textile des communes riveraines comme celles de Bonsecours (deux fabriques de près de 233 personnes), du Mesnil-Esnard (197 personnes travaillant le chanvre et le lin), de Boos ou de Saint-Étienne-du-Rouvray (coton).

Mais l'importation d'énergies nouvelles (houille anglaise) et la croissance d'une société de consommation diversifient, voire



condamnent, cette production industrielle traditionnelle. L'indienne de François-Florimond Keittinger, reprise en 1929 par la Société Anonyme Gillet Thaon, a été épisodiquement exploitée (opérations de blanchiment, de teinture et d'apprêt) jusqu'à son actuelle désaffectation. D'autres entreprises encore ont connu la même histoire et représentent aujourd'hui ces friches industrielles en recomposition (transformation de ces friches en habitations ou activités commerciales).

Certaines entreprises ont pourtant réussi leur reconversion, se consacrant à une activité plus en accord avec le monde du XXI^e siècle. L'usine de construction électrique d'Amfreville (début XX^e siècle)

a par exemple remplacé une ancienne usine fabriquant des produits chimiques et continue d'exister aujourd'hui. Établie par la société Debauge et Cie, elle a plusieurs fois changé de patronyme : Électro-Câble (1913), Tréfinmétaux (1962), Câbles Pirelli (1980), Prysmian aujourd'hui. Mais elle est toujours restée spécialisée dans la fabrication de câbles électriques. Située en bordure de Seine, sur un terrain de 100 000 m², elle comprend une dizaine de bâtiments. Vastes halls, ces ateliers, entrepôts, bureaux sont pour certains construits en brique et en structures métalliques surmontés d'un toit en tôle ondulée et d'autres, en brique et structure béton couverts d'un toit en sheds¹³.

En 1948, l'usine employait près de 1000 personnes. Dans les années 1970, elle a été citée en exemple pour ses efforts ap-

portés en matière de sécurité du travail. Elle n'emploie plus aujourd'hui qu'une centaine de personnes.

• Au groupe d'assurances Axa

Le site de Belbeuf, faiblement industrialisé, a lui su profiter des évolutions du monde économique moderne, grâce à l'implantation du groupe d'assurances Axa (ou « Ancienne mutuelle ») en 1963. Ce groupe, très actif et internationalisé, a célébré le transfert de son ancien siège social dans un bâtiment très novateur pour l'époque. Construit en un temps record (21 mois de travail effectif) par 28 entre-

prises et 150-200 travailleurs quotidiens, l'inauguration de ce nouveau siège social devait coïncider avec le 150^e anniversaire de la fondation (1967). Élaboré à partir des plans de M. Roux-Spitz, la forme de l'édifice n'est pas sans rappeler celle de l'ancienne préfecture : un bâtiment principal incurvé, composé de sept niveaux et relevé d'une tour de onze étages. Cet ensemble est constitué d'une aile nord

sensiblement plus longue que l'autre. Il accueille trois niveaux en sous-sol (chaufferie, pièces réservées aux archives et services de mécanographie), un rez-de-chaussée abritant une salle à manger pour 400 personnes à droite et une grande salle de conférence à gauche, ainsi que trois niveaux de bureaux au-dessus. La tour, pour sa part, loge principalement les bureaux de la direction et certains services à faibles effectifs. Disposant d'un vaste parking, le siège est par ailleurs relié au château par une magnifique allée de 400 mètres.







Les communes d'Amfreville-la-Mivoie et de Belbeuf ont su tenir compte de l'héritage que l'Histoire leur a laissé. Communes rurales, artisanales, résidentielles, industrielles, créatives, Amfreville et Belbeuf offrent de multiples visages à ceux qui s'arrêtent pour les regarder. Si certains éléments patrimoniaux ont perdu de leur signification, de nombreuses initiatives privées se sont mises en place pour conserver, restaurer et réaménager ces lieux porteurs de mémoire.

Le développement des considérations urbanistiques, environnementales et patrimoniales amènent les responsables locaux et les habitants à s'interroger sur la manière de mettre en valeur ce passé qui sommeille au cœur de leur commune et à mieux combiner les vestiges de l'histoire avec les réalités du monde contemporain.

Orianne Boizard

Ce livret a été tiré à 4 000 exemplaires
sur les presses de l'imprimerie E.T.C. à Yvetot (76)
Dépôt légal : février 2010. N°ISBN 2 - 913914-93-4
N°ISSN 1774-3346
© La CREA

Conception, réalisation et suivi :

Direction Culture de la CREA
Serge Martin-Desgranges

Études et documentation :

Direction régionale des affaires culturelles de
Haute-Normandie
Service régional de l'Inventaire
Jérôme Decoux

Aide à la coordination :

Direction des Petites Communes
de la CREA
Paule Gatinet

Conception graphique et réalisation :

Nicolas Carbonnier

Remerciements :

**Bibliothèque Villon,
Service Départemental des Archives,
Jacques Pot**

Photos :

© **Orianne Boizard, Nicolas Carbonnier et
HEKA**

Contacts :

Direction de la Culture **CREA**
14 bis, avenue Pasteur - BP 589
76006 Rouen Cedex 1
Tél : 02 32 76 44 95 / Fax : 02 32 08 48 65
e-mail : culture@la-crea.fr

Direction régionale

des affaires culturelles de Haute-Normandie
2, rue Maladrerie, 76 000 Rouen
e-mail : sabine-humbert@culture.gouv.fr

Retrouvez les livrets patrimoine des petites communes de la CREA sur
www.la-crea.fr



PRIX : 2 EUROS
N°ISBN 2 - 913914-93-4 et N°ISSN 1774-3346